



LE MOT DU PRÉSIDENT

Chaque année, les activités de la Société royale du Canada couvrent l'ensemble de la recherche intellectuelle et de l'expression artistique au Canada. La plupart de ces activités ont pour but de mettre en valeur les questions qui préoccupent les chercheurs et les artistes canadiens, à la fois à titre de participants aux débats scientifiques et politiques et en tant que contributeurs au développement de la portée internationale de la recherche par le biais d'échanges interacadémiques. Ces activités, de même que les autres initiatives de rayonnement mises de l'avant par la Société destinées à promouvoir la culture du savoir – qu'elles soient destinées aux chercheurs postdoctoraux, aux candidats au doctorat, aux étudiants du premier cycle, du secondaire ou au grand public – sont présentées en détail dans les pages de notre site Web. Le mot du président, présenté trimestriellement sur cette page, se veut une réflexion plus personnelle sur les grandes questions du temps et sur le rôle de la Société dans ces débats.

Au-delà des deux cultures – Mars 2010

Un demi-siècle après que C.P. Snow ait avancé le concept des deux cultures pour expliquer le mur qui sépare les sciences et les humanités, nous sommes toujours perplexes quant à sa portée sur la vie intellectuelle.

L'hypothèse de Snow intrigue toujours, mais pour des raisons qu'il ne percevait sans doute pas clairement en 1959. Snow croyait que la concurrence entre ces deux cultures académiques compromettrait notre capacité à appréhender, à analyser et peut-être même à résoudre les grands problèmes de ce monde. Néanmoins, les penseurs contemporains affichent un certain scepticisme relativement à sa thèse et à ses incidences. Certains n'y voient rien de plus qu'une réitération contemporaine du vieux débat sur la contribution de la recherche scientifique et de la technologie à l'amélioration de la condition humaine, dans ses dimensions à la fois morales et matérielles. D'autres y voient un réductionnisme naïf : comment peut-on affirmer que toutes les sciences partagent une culture intellectuelle unique et que les humanités et les sciences humaines ne sont elles aussi que des variations sur le même thème? D'autres encore perçoivent des analogies significatives par delà le fossé culturel : ils en veulent pour preuve les similitudes épistémologiques entre la physique subatomique, la génétique postmendélienne, les plaques tectoniques, la psychanalyse, l'œuvre littéraire de Proust, de Plath et de Beckett, la musique atonale, le cubisme, le réalisme juridique, et ainsi de suite.

Il y a toutefois une facette de l'hypothèse de Snow qui requiert plus d'attention. Comment gérer l'apparente spécialisation croissante de la recherche intellectuelle? Comme le suggèrent ceux qui se rallient à la cause de Snow, nous assistons aujourd'hui à la pluralisation et à l'unification simultanées de la démarche académique. Aucune catégorie, aucune discipline ou sous-discipline ne conserve son irréductibilité quand on analyse en profondeur les données physiques et sociales; réciproquement, comme toutes les distinctions s'effacent en présence de l'infini, les sous-disciplines, les disciplines et les catégories tendent à se fondre quand on les soumet à la macroanalyse de macrothéories académiques.

Un des paradigmes en vogue aujourd'hui veut qu'il soit impossible d'appréhender la réalité par le biais d'un seul cadre analytique avec suffisamment de subtilité et de fidélité pour arriver à des hypothèses de diagnostic vérifiables. Ce que l'on gagne en perspective en défendant une « théorie générale de tout », on le perd dans le discernement des détails susceptibles d'être reproduits et opérationnalisés. On assume qu'il est indispensable de posséder des connaissances spécifiques dans une discipline pour comprendre en profondeur des phénomènes complexes. Des appareils conceptuels distincts, des méthodologies exclusives et des protocoles de recherche propres à chaque domaine font obstacle à l'engagement académique consensuel nécessaire à la réalisation de progrès scientifiques substantiels, à la naissance de réflexions plus subtiles sur la condition humaine, ou à l'apport d'un éclairage nouveau sur les politiques publiques. C'est le cas pour les arts et les humanités, comme pour les sciences sociales et les autres sciences.

Cette réactualisation de la thèse de Snow nous renvoie à l'un des plus grands défis auxquels fait face le monde académique contemporain. Nous appelons de tous nos vœux l'accroissement de la compréhension qu'engendrent la recherche scientifique et l'expression artistique. Et nous souhaitons certainement que les politiciens et les législateurs prennent leurs décisions en se fondant sur la somme du savoir acquis dans le plus grand nombre de disciplines académiques. Nous ne pouvons nous satisfaire d'une conjoncture où la recherche académique se limite à la production d'un savoir spécialisé qui ne peut être instrumentalisé, et que le rôle synchrétique que jouaient autrefois les De Vinci, Descartes, Kant, Wollstoncraft et Tagore soit relégué aux politiciens et aux législateurs. Pour permettre l'avènement de politiques fondées sur des paramètres scientifiques, il nous revient de fournir aux décideurs la capacité d'appréhender et d'utiliser ce savoir.

Nous sommes confrontés quotidiennement aux multiples dimensions de l'hypothèse de Snow dans le cadre de nos fonctions à la Société royale du Canada et des activités académiques et artistiques de ses membres. Nous observons une diversité croissante, non seulement d'une université à l'autre, mais au sein des universités elles-mêmes à mesure qu'émergent de nouveaux domaines de connaissance. Nous observons toutefois également qu'il arrive que l'échange et la réflexion soient plus faciles entre la science, les humanités et les sciences sociales, malgré le fossé qui semble les séparer, qu'à l'intérieur de chacune de ces métacatégories.

Les noms de nos trois groupes d'experts et leur composition témoignent de la difficulté à rendre la vie intellectuelle moderne accessible aux gouvernements : Les changements des climats océaniques et la biodiversité marine; L'impact de l'industrie canadienne des sables bitumineux sur la santé et l'environnement; et Prises de décisions en fin de vie. Les choix des sujets et des membres des groupes reflètent notre engagement à promouvoir une vaste culture interdisciplinaire et l'investissement du savoir dans les processus décisionnels politiques.

Notre Colloque annuel reflète lui aussi le défi que représente l'intégration du savoir. En 2007, l'Académie des sciences sociales a organisé le Symposium on Gene x Environment Interactions (Colloque sur les interactions gène - environnement), dont le compte-rendu sera bientôt publié par McGill Queens Press. En 2008, l'Académie des arts et des lettres a parrainé The Cultures of War and Peace (Culture de guerre, culture de paix); et en 2009, l'Académie des sciences adoptait le thème The Universe and Our Place in It (L'univers et la place que nous y occupons). Nos activités intellectuelles ne se limitent pas à présenter une vision kaléidoscopique du savoir académique voué à la résolution de problèmes complexes. Elles exposent aussi la richesse et la diversité des communautés du savoir au Canada – langue, culture, genre, géographie. Dans un pays comme le Canada, une Académie nationale constitue un microcosme de l'univers des modes de connaissance qu'on y trouve.

Plus important sans doute, la façon dont la Société mène le processus de sélection de nouveaux membres et l'attribution de médailles et de distinctions témoigne de l'hétérogénéité des disciplines de la vie intellectuelle canadienne, tout en reconnaissant la cohérence de la quête de l'excellence académique. Chaque division de chaque Académie soumet la candidature de nouveaux Membres à l'élection, et le Comité de sélection des trois Académies met la dernière main à la liste de mises en candidature à présenter aux membres. Chaque nouveau membre est ensuite intronisé membre de la Société royale du Canada. Sans la discipline des disciplines, il est difficile de séparer les faits et la fiction, et des postulats idéologiques et des professions de foi sont avancés sérieusement à titre de substituts plausibles au savoir et aux théories issues de la recherche intellectuelle. C'est pourquoi, sans l'appui de la plus large compréhension de l'excellence impartie par les comités de sélection multidisciplinaires, toute progression au-delà des paramètres reconnus est impossible, bien que ce soit indispensable à l'édification des décideurs.

En bref, nous porterions atteinte à la mission de la Société royale du Canada et à l'engagement profond de ses Membres à servir le débat public des questions intellectuelles et à orienter l'élaboration des politiques, si nous n'attirions pas l'attention sur toute la gamme des démarches artistiques et scientifiques du monde académique. Pour établir de façon plausible l'impact politique de n'importe quel domaine de recherche, il faut tenir compte du contexte matériel et sociopsychologique de l'activité et de l'interaction humaines, notamment de la variété des efforts intellectuels et créatifs déployés dans le but de mieux comprendre l'être humain et son environnement. C'est sans doute la leçon essentielle, et toujours pertinente, à tirer de l'hypothèse posée par Snow il y a un demi-siècle

Au cours des prochaines années, par le biais de nos groupes d'experts, de nos colloques et par le choix des artistes et des chercheurs émérites, nous continuerons à relever le défi de l'intégration du savoir : à ne pas séparer les catégories de savoir en cherchant à comprendre et à évaluer les alternatives, sans pour autant renoncer à considérer séparément ces mêmes catégories de façon à promouvoir le progrès d'un savoir particulier. En cette époque où le commerce et la politique cherchent à instrumentaliser la recherche et la création artistique, la Société royale du Canada ne peut abandonner ou renoncer à fournir cette contribution cruciale pour le Canada et pour le monde.

